

Patrick Liszewski

L'Attribut de saint Pierre

*Drame en cinq actes,
sans intermède musical*



Il n'y a rien de plus beau qu'une clef,
tant qu'on ne sait pas ce qu'elle ouvre.

Maurice Maeterlinck

Prologue

Cela a commencé dans un train, un TGV qui reliait Lyon à Nice. Il faut dire que je voyage beaucoup, c'est le métier qui veut ça : je suis Explorateur pour « Découvertes de la Terre ». Explorateur est le terme consacré, moi je me qualifierais plutôt de routard, ou de conférencier, sans majuscule, ou même de touriste, mais enfin... « Découvertes de la Terre », c'est une vieille association lyonnaise qui organise des conférences : un Explorateur présente le film qu'il a tourné au cours d'un de ses voyages, puis anime à son propos un débat avec le public ; le genre de manifestation qui a dû être inventée en même temps que le cinéma. L'archétype du film d'Explorateur, celui qui a été et reste une référence dans le milieu, s'intitule *Au long du Rhône* ; il a été réalisé en mille neuf cent soixante-trois, et décrit le fleuve depuis sa source au Saint-Gothard jusqu'à son embouchure. Séquence d'ouverture montrant les rais d'un soleil naissant jouant dans les filets d'une eau très pure en haut des Alpes ; musique requise : *Au Matin*, extrait de Peer Gynt. Séquence finale présentant un soleil couchant en Camargue : dans un ciel flamboyant passent des vols de flamants roses ; musique requise : Dvořák, *final de la Symphonie du Nouveau Monde*. Commentaires écologiques et culturels, débat sur le thème de la fraternité entre les peuples qui ont vécu au long du Rhône au fil des siècles, en excluant bien entendu tout ce qui n'est pas politiquement correct. A partir de ce paradigme, chaque Explorateur décline son œuvre en fonction du voyage effectué. Pour cette tournée de printemps, je venais présenter *Finlande, terre de contrastes*. Politiquement super correct : grande harmonie entre Finlandais, Lapons, minorité suédoise et immigrés, respect de l'environnement,

préservation de la biodiversité, entreprises socialement responsables depuis de longues années, lutte contre le réchauffement climatique (bien que ce réchauffement soit plutôt favorable au pays, vu sa latitude !), bref, toutes les tartes à la crème du moment étaient incluses dans le film et assuraient un débat incolore, inodore, sans saveur, pas trop long et reposant ; je pouvais réintégrer mon hôtel à chaque fois vers vingt-trois heures, ce qui me garantissait de longues et bonnes nuits. La première séquence de mon chef-d'œuvre montrait un timide soleil d'hiver se levant sur la mer Baltique gelée (Le rude climat de ces hautes latitudes, qui a rendu la vie humaine si difficile, a aussi forgé des caractères bien trempés, des hommes pour qui la solidarité n'est pas un vain mot...) ; ma légendaire audace m'avait fait choisir comme musique introductive le début du poème symphonique *Ainsi parlait Zarathoustra*, ce qui avait donné lieu à protestations de la part des techniciens, car il leur fallait installer des haut-parleurs capables de descendre très bas en fréquence pour un rendu acceptable des premières notes. J'avais cédé et remplacé Richard Strauss par Grieg. Venait ensuite un long travelling sur un troupeau de rennes... Mais il ne sert à rien de décrire un film, il faut le voir ; venez le voir ! Vous ne serez pas déçus ; vous ne serez pas surpris non plus d'ailleurs... L'image finale présentait un beau coucher de soleil sur un lac ; la réalisation de ce dernier plan avait été délicate, car il avait fallu trouver une pièce d'eau qui s'étendait jusqu'à l'horizon, et une telle étendue liquide est rare en Finlande. J'avais finalement tourné la scène au lac Ladoga, qui est certes en Russie, mais qui irait le contrôler ? D'ailleurs, jadis une de ses rives faisait office de frontière avec la Finlande, alors...

L'association « Découvertes de la Terre » était aux mains du couple Massenet, de vieilles personnes en poste depuis des décennies et dont le point commun était la certitude de remplir une mission quasi divine en élevant le niveau culturel des populations. Entre elles, elles appelaient l'association « Werther », ne se lassant pas de prononcer ce vocable avec un sourire de connivence et une curieuse torsion des lèvres, soulignant ainsi la finesse de la trouvaille. Nous, on la nommait « Ver de terre ». Nous, c'est-à-dire les Explorateurs, qui nous réunissions chaque année pour des échanges d'anecdotes assez savoureux autour d'alcools forts et exotiques ramenés des quatre coins de la terre. La gestion de l'association était honnête,

l'organisation excellente et nous autres Explorateurs, avions totale liberté de choix de notre sujet. Seul son traitement faisait l'objet des normes déjà indiquées.

La Finlande n'était en rien une terre de contrastes, mais j'avais retenu ce titre parce qu'il était accrocheur, au dire de Karim, la responsable promotion de Werther. Plus accrocheur en tout cas que ce pays qui m'avait terriblement lassé : c'était une succession ininterrompue de lacs et de forêt d'épicéas, avec de çà de là un village de maisons en bois assez banales entre lesquelles gambadaient de gros lièvres et, vers le nord, des rennes parcourant sans but une toundra qui ondulait à perte de vue. De temps à autre, un élan traversait la route, sans se presser, la tête haute, fier de savoir qu'il était l'une des principales causes d'accidents de la route de la péninsule. La population locale était ennuyeuse à mourir, on avait le plus grand mal à la faire s'exprimer, sans que le problème de la langue y soit pour quoi que ce soit, car ils pratiquaient tous l'anglais. Sa principale préoccupation était le sauna et, les jours de grandes folies, certains poussaient l'audace jusqu'à en sortir tout nus et à gambader ainsi un moment dans la neige : chacun ses distractions... Ajoutez à cela qu'on gelait en hiver, qu'on était mangé par les moustiques en été, qu'il était difficile de trouver un restaurant ouvert après dix-huit heures en dehors de la capitale et le tableau sera complet. Le seul souvenir plaisant que je gardais des deux voyages effectués était la saveur plutôt roborative d'une vodka artisanale dont j'avais un rien abusé lors de mon escapade en Russie. Vers minuit, mais bien sûr il faisait encore jour, l'ambiance entre les participants avait dégénéré et, après une série d'insultes, ils en étaient venus aux mains, sans que j'en comprenne la raison précise. Voulant les séparer, j'avais été pris à partie. Le sport de combat que j'avais pratiqué plus jeune de longues années m'avait alors servi à éviter les mauvais coups ; puis, sous un soleil goguenard qui, ayant rebondi à la surface du lac, montait doucement dans un ciel laiteux, nous avions fait la paix. Ma compagne Aurélie, qui exceptionnellement m'avait suivi au cours de ce dernier séjour, effectué en été, et s'était lovée entre deux conifères pendant la bagarre, avait décidé que c'était la dernière fois qu'elle m'accompagnait. Je la revois encore à notre retour, alors que nous progressions à la vitesse d'une tortue

sur un tapis roulant dans les interminables couloirs de l'aéroport Charles de Gaulle, disant sèchement en me pointant du doigt :

– Toi, tu veux toujours aller au bout de choses, et je vais te dire pourquoi : pour constater personnellement que ça ne mène à rien.

Je n'avais pas vu le lien avec notre voyage, je n'avais pas bien compris non plus ce que cela signifiait, j'avais répondu à tout hasard :

– C'est vrai que je suis curieux.

– Tout le monde t'avait dit de choisir un autre pays que la Finlande, mais Monsieur est têtue. Qu'est-ce que tu espérais trouver d'exceptionnel dans ce pays vide ?

J'aurais pu répondre que mon enquête m'avait permis entre autre de comprendre comment une région aussi ingrate et peu peuplée avait réussi à acquérir un des niveaux de vie les plus élevés de la planète, mais j'ai préféré susurrer :

– Je venais m'assurer qu'il n'y avait rien d'intéressant à voir.

Elle m'avait regardé des pieds à la tête comme on regarderait un extraterrestre, puis elle avait conclu :

– Ce qu'il y a de merveilleux chez toi, c'est que tu as toujours réponse à tout.

Alors que nous effectuions un transit laborieux d'un tapis roulant à un autre, elle avait ajouté avec un soupir :

– Quand je pense à tous ces crétins qui viendront regarder ton film...

Puis, comme nous installions notre assortiment conséquent de bagages sur un escalator descendant vers la gare du TGV, elle avait conclu :

– Et dire qu'en plus, il va y avoir une queue interminable pour les taxis à Lyon... C'est vrai qu'à l'aéroport d'Helsinki, il n'y a presque pas de queue... Il n'y a presque pas de taxis non plus.

La vie est faite de hauts et de bas et ce dernier voyage m'avait fait choir dans une cavité plutôt profonde : dès notre retour, Aurélie avait décidé qu'il fallait qu'on se sépare momentanément pour faire le point sur notre relation. Moi, je ne voyais pas quel point il y avait à faire, mais elle, elle devait trouver le sujet digne d'un grand intérêt, puisqu'après dix mois, le travail n'était pas achevé ; nous ne nous étions toujours pas revus.... Mais je m'égare moi, où en étais-je ? Ah oui :

Donc cela a commencé dans un train, un TGV circulant entre Lyon et Nice, comme il me semble l'avoir déjà précisé. Car en ce mois d'avril, je devais faire une tournée de conférences provençales, avec extension en Corse pour présenter mon fameux film. La première conférence de la série était programmée à l'Île Rousse, la suivante à Juan les Pins, la troisième à Nice, les autres réparties sur la Côte d'Azur entre Menton et Saint-Raphaël, le tout s'étalant sur trois semaines. Donc je venais de m'installer confortablement dans le wagon numéro quinze, près de la fenêtre, dans le sens de la marche, j'avais réussi, après une dizaine de tentatives, à accrocher mon veston à la protubérance en métal qui faisait office de portemanteau, mon ordinateur portable était en phase de démarrage et je m'apprêtais à préparer le canevas de mon prochain film, avec l'ambition de produire une trame qui pourrait s'appliquer à n'importe quel pays, donc être utilisée pour tous mes futurs films, jusqu'à ma retraite ou mon départ de l'association, quand un autre voyageur est venu s'asseoir près de moi. Cela m'a déplu. Non pas à cause du personnage proprement dit, mais parce qu'il y avait dans ce train matinal de nombreuses places libres et que, dans ce cas, généralement, on fait fi de sa réservation et l'on s'installe sur le siège le plus tranquille. Le personnage proprement dit était un jeune homme brun à la peau très blanche, qui devait ignorer l'existence des peignes, et qui était monté dans le convoi au dernier moment. J'ai pensé qu'en prenant conscience de la situation, il changerait de place, mais non, il est resté, contemplant un bon moment ses ongles, mains repliées, comme s'il les regardait pousser, puis saisissant lui aussi un ordinateur portable, le mettant en marche, y insérant une clé USB et commençant à travailler. Avec un soupir d'insatisfaction, j'ai repris la préparation de mon scénario, notant au fur et à mesure qu'il m'en venait à l'esprit des enchaînements de séquences possibles.

« Mesdames, Messieurs, nous allons arriver en gare d'Avignon ; Avignon, deux minutes d'arrêt ». J'ai levé les yeux, regardant le paysage défiler de plus en plus lentement. Nous commençons à longer un quai sur lequel des silhouettes clairsemées profitaient sans vergogne du soleil printanier. Avec un léger crissement de frein, le convoi a encore ralenti, permettant de détailler les voyageurs : une famille comprenant trois enfants dont deux se chamaillaient, quatre femmes âgées adossées à un pylône, un

adolescent avachi sur un sac de toile fumant une cigarette en dépit de l'interdiction, deux hommes en pardessus, mains dans les poches, l'air sûr d'eux, et qui auraient pu être des policiers. Nous étions à présent complètement arrêtés. Sifflement de l'air conditionné des portes, bouffée de rumeurs envahissant l'habitacle, choc sourd des chaussures sur la moquette du couloir... Mon voisin regardait le quai d'un œil distrait, puis soudain éructait un « merde » sonore, se levait brutalement, fourrait son ordinateur dans un grand sac qu'il empoignait avec vigueur et s'éloignait à grands pas dans le couloir. A peine avait-il disparu que tintinnabulait le carillon prévenant de la fermeture des portes. Face à moi, j'ai bientôt aperçu les voyageurs qui venaient de sortir de mon wagon et parmi eux mon voisin. A quelques secondes près, il faisait le voyage jusqu'à Marseille. Au moment où il passait près des deux hommes en pardessus, j'ai eu l'impression que ceux-ci le regardaient avec insistance. Puis le convoi s'est ébranlé très doucement, ce décor s'est effacé peu à peu, le quai a défilé de plus en plus vite, bientôt désert, les panneaux indiquant le nom de la ville sont devenus de plus en plus difficiles à lire, avant de disparaître d'un coup, alors que le train oscillait sur un aiguillage en obliquant légèrement vers l'est, prenant peu à peu de la vitesse. Satisfait d'avoir retrouvé mon intimité, j'ai baillé, j'ai étendu les bras, j'ai fermé un instant les yeux et, quand je les ai rouverts, je fixais machinalement le dossier du siège qui avait fait face à mon voisin : dans le filet, il y avait une clé USB.

Je me suis dit que, vu la précipitation avec laquelle cet individu avait abandonné le wagon, il n'était pas étonnant qu'il y ait oublié quelque chose, et me suis emparé de l'objet sur lequel ne figurait aucune inscription ; peut être y aurait-il dans son contenu une indication me permettant de retrouver le propriétaire. Au branchement, une bulle s'est affichée sur mon écran : « cet appareil peut fonctionner plus rapidement ». Depuis que j'avais acheté cet ordinateur, chaque fois que j'y connectais un périphérique, cette stupide phrase en jaillissait comme un diable de sa boîte... C'était un peu comme si on m'avait envoyé le message : « vous pouvez échapper à la loi de la pesanteur », histoire de me le faire désirer, mais sans jamais m'expliquer comment.

Il n'y avait aucune indication de patronyme dans le contenu de la clé, pas même dans les propriétés des fichiers, fichiers qui étaient d'ailleurs peu

nombreux, avaient pour titres des chiffres romains, étaient regroupés dans un seul répertoire, et tous protégés par un mot de passe sauf un, le numéro VII. J'ai ouvert ce dernier. Il présentait les plans d'une villa, juste les plans, sans texte, sans explications. Sous une élévation, il y avait simplement écrit : « Calvi, chemin d'Accagnetta ». On trouvait là une vue de chacune des façades du logis ainsi que des esquisses des trois niveaux : sous-sol, rez-de-chaussée, étage ; des dessins représentaient toutes les pièces sous plusieurs angles, des perspectives du jardin complétaient l'ensemble. Tout cela avait de la classe et dénotait une réalisation professionnelle. Sans doute une villa appartenant à un parent de mon ex-voisin, pas à lui-même, car lui n'avait pas de style et était bien jeune... A moins qu'il ait été architecte, ou plus probablement membre d'un cabinet d'architecture... Sur le plan du rez-de-chaussée, dans la cuisine, il y avait une croix bleue dessinée au niveau du sol, vraisemblablement un repère pour de futurs branchements. Sur une vue de dessus, on découvrait la totalité de la parcelle avec sa clôture et les propriétés adjacentes, ce qui permettait de la situer facilement, même si l'on ne mentionnait pas son numéro dans la rue. A part cela, rien dans le contenu qui permette d'identifier le propriétaire. J'ai pensé que le jeune homme chercherait sans doute à récupérer son bien en téléphonant à la SNCF, et donc que le mieux était de remettre la clé où je l'avais trouvée, en espérant qu'aucune personne indélicate ne s'en empare. Puis j'ai réalisé que le hasard faisait bien les choses, car je devais débarquer justement à Calvi pour me rendre à l'Île Rousse, cité qui en est proche. Au retour, après ma conférence, je pouvais donc prendre le temps d'aller voir à quoi ressemblait cette villa, sonner à la porte, laisser ma carte si personne ne l'occupait à cette saison, ou rendre au propriétaire son bien s'il était présent. Cette bonne résolution prise, je me suis levé, j'ai calé mon portable sous le bras et me suis dirigé vers la voiture bar. Il y avait du passage dans le couloir, il a fallu que je me serre contre les sièges pour croiser d'autres voyageurs. Ce faisant, j'ai senti que j'écrasais quelque chose sous mon talon. A l'examen, il s'agissait d'une espèce de puce électronique qu'un enfant avait dû perdre et qui était maintenant inutilisable. Cet incident sans conséquence a été le seul de la suite de ce voyage, un voyage qui s'est déroulé agréablement jusqu'à son terme, à Nice.

Il faisait plutôt chaud quand je suis descendu sur le quai et je suis resté un instant à me dorer le visage en respirant à grandes goulées un air différent de celui de Lyon, mais ayant une saveur plus électrique que marine. Derrière moi, une vieille dame encore sur le marchepied du wagon assurait :

– Je ne sais pas ce que c’est que ce truc, il était pas dans la poche de ma valise, c’est pas à moi.

Une autre voix s’excusait :

– Pourtant il y était, dans votre bagage, je l’ai vu tomber, c’est pour ça que...

– Eh ben c’est pas à moi !

– Bon, j’avais cru que vous le perdiez, je voulais juste vous rendre service.

Puis la femme marmonnait :

– Plus on vieillit, plus les gens veulent vous rendre service !... C’est tout de même pas croyable !

Je me suis dirigé vers la sortie d’un pas de flâneur ; j’avais tout le temps d’aller jusqu’au port et de prendre place sur le bateau.

Et cela se déroula comme prévu : embarquement dans le vieux port de Nice, cinq heures trente d’une traversée tranquille, pendant laquelle j’ai achevé mon travail de préparation, alors que le transbordeur fendait sans efforts une mer d’huile. Je suis monté sur le pont peu avant l’arrivée en Corse, admirant la citadelle de Calvi qui progressivement se dressait devant deux plans de montagnes, un gris foncé, un gris clair, devinant la plage ourlée de pins à l’est, la regardant prendre de l’épaisseur, de la consistance, y distinguant bientôt quelques touristes entourés de goélands, avant que le bateau ne vienne sagement se ranger au pied de la forteresse en faisant hurler sa corne de brume. Les voyageurs ont traîné leurs bagages sur la passerelle d’accès au quai Landry, moi je suis descendu dans les derniers, fort peu chargé, découvrant à courte distance l’autorail qui n’attendait que ma venue pour démarrer. Il l’a fait rageusement, tremblant de toutes ses membrures, comme pour montrer qu’il ne cédait qu’à la force de son pilote, avant de commencer à rouler au pas, dans un moutonnement de fumée bistre. Puis il s’est calmé, a ronronné sagement, se faufilant entre la

plage et la route de plus en plus rapidement, tournicotant ensuite dans une presque île rocheuse et fleurie, retrouvant plus loin la Méditerranée, s'arrêtant interminablement dans chaque village rencontré, finissant par filer droit sur le phare de Pietra comme s'il voulait le heurter, puis virant brusquement au sud pour venir reprendre souffle dans la gare de l'Île Rousse. J'avais la tête pleine du choc des roues sur les jointures de rails, les oreilles emplies du son nasillard de l'avertisseur de la Micheline et du feulement du moteur.

Joël m'attendait sur le quai. Joël, c'est le technicien ; j'allais dire mon technicien, mais il travaille aussi pour d'autres Explorateurs, tous ceux qui viennent élever le niveau culturel des populations dans la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur, extension en Corse. Joël a vingt-cinq ans, il est trapu, taciturne et efficace. En général, nous allons repérer ensemble les lieux où a lieu la prestation la veille de celle-ci, mais, cette fois, il les avait repérés seul, profitant d'ailleurs de l'occasion pour faire un peu de tourisme. Sur le quai, il m'a simplement dit que tout était en ordre, mais la salle petite, et nous avons pris le chemin de l'hôtel.

Une chance que la salle fût petite, car elle était malgré tout à demi vide pendant la projection ; les questions furent rares, nous avons remballé tout le matériel dès dix heures trente. Adeline, la vieille dame en charge de la programmation de Werther avait pour une fois manqué d'intuition.

Je suis reparti dans l'après-midi du lendemain, un samedi, laissant Joël à la suite de ses visites touristiques et lui donnant rendez-vous sur le continent. Le même autorail qu'à l'aller, avec le même conducteur, m'a reconduit, par le même chemin, avec la même désinvolture et les mêmes claquements de roues sur l'articulation des rails, au même port de Calvi, à deux pas de la Citadelle. Cette fois, j'avais réservé une place sur le navire traversant la Méditerranée de nuit. Mes bagages serrés dans la consigne de la gare, j'avais tout le temps nécessaire pour me baigner, si la température de l'eau le permettait ; tout le temps de fainéanter sur une plage à présent balayée par un petit vent qui en avait chassé les vacanciers, tout le temps de rendre une visite de courtoisie à la villa de l'inconnu.

Le chemin d'Accagnetta prend sur la gauche de la route de Porto, peu après une croix noire d'allure un peu inquiétante : un court raidillon à contresens, un virage à droite, puis une chaussée étroite, presque rectiligne,

se terminant en cul de sac. Le plan d'élévation de la villa, que j'avais en tête, m'a permis de la repérer facilement, mais en m'en approchant, j'ai eu un sursaut de surprise : elle était en construction ! De la clôture, il n'existait que le soubassement et des ferraillements tordus en émergeant à intervalles réguliers, l'escalier d'accès était en ciment nu, le gros œuvre venait à peine d'être achevé, il n'y avait ni portes ni fenêtres, l'ensemble était désert en ce week-end de printemps. Pas de boîte à lettres bien entendu, je n'avais qu'à repartir avec la clé USB dans ma poche.

Alentour, les autres constructions se terraient derrière des murs, silencieuses. Je me suis avancé et j'ai gravi les quelques marches donnant accès au rez-de-chaussée, notant en souriant des empreintes de pattes de chat dans le mortier. Le jour baissait déjà, le soleil jouait dans les rochers du mont Pedro. Je suis resté immobile à contempler l'arrière-pays un moment, puis j'ai fermé les yeux et tenté de me rappeler la disposition et le décor prévu pour chacune des pièces. Satisfait du travail de ma mémoire, j'ai entamé une exploration systématique de la construction, par jeu, et aussi en cohérence avec l'intitulé de ma profession. Des chambres du premier étage donnant à l'ouest, la vue sur la mer était splendide : l'astre du jour avait disparu derrière un nimbus et sa lumière diffusait tout autour, en franges orangées ; les silhouettes des bateaux de pêche à contre-jour semblaient des découpages de carton manipulés par un marionnettiste, l'écume des vagues rayait la mer de lignes blanches et parallèles reproduisant le quadrillage des méridiens. Dans les cubes de béton vides où j'errais, j'avais du mal à imaginer des meubles en place ; je ne parvenais guère à penser ces murs nus, striés d'indications abstruses au crayon bleu, tendus de tissus précieux : c'était comme si cette infrastructure devait rester à jamais inachevée. J'ai redescendu avec précaution l'escalier, droit et brut de décoffrage ; mes pas résonnaient comme si je marchais dans une citerne. Vaste salle de séjour en équerre, avec une fenêtre prévue en avancée, façon Bow-window, hall d'entrée conséquent, pièces d'eau au sol desquelles émergeait une forêt de tuyaux incongrus, dans un coin un bidet appuyé à une paroi, encore entouré de sa gangue de protection. J'avais maintenant l'impression que je venais prendre possession des lieux, que j'avais acheté cette villa et effectuais un premier tour du propriétaire.

La cuisine était en retrait, comme s'excusant de devoir exister. Elle était déjà carrelée, instinctivement mon regard s'est porté sur l'angle où, sur le plan, se trouvait une croix. Je me suis accroupi, j'ai laissé mes doigts jouer sur les jointures du revêtement, à terre, puis au long des plinthes et des frises... L'un des carreaux a remué. En le manœuvrant plus fermement, je l'ai fait sortir de son logement. Il est tombé d'un coup, avec un claquement qui s'est réverbéré longtemps contre les parois nues. Sa chute dévoilait une alvéole dans le plâtre et, dans l'alvéole, il y avait un trousseau de deux clés ; des clés auxquelles était attachée une étiquette portant la mention « roses !roses », roses au pluriel, sans majuscule, la seconde dénomination sans point d'exclamation... Le nom du propriétaire?... Peu vraisemblable... Le nom prévu pour la villa?... Comme si son possesseur avait eu soudain cette intuition, tel Archimède proférant son célèbre « Euréka ! »... Cela pouvait expliquer le redoublement du nom et éventuellement le point d'exclamation, mais en tout état de cause, cette étiquette était étrange... Machinalement, j'ai mis le trousseau dans la poche intérieure de mon veston, celle prévue pour les allumettes, réservant mes réflexions pour plus tard. Je me suis ensuite relevé et, perplexe, j'ai repris ma visite. Un silence étrange régnait dans la demeure. A chacun de mes pas, les gravillons semés sur le carrelage ou la chape de béton crissaient, puis roulaient au hasard, avec le bruit d'une vague qui achève sa progression montante sur du sable lisse. Les rumeurs de la rue principale, qui courait en contrebas, parvenaient ici comme filtrées par des ouvertures pourtant béantes, comme irréelles, comme venant d'un univers parallèle ; à peine pouvait-on reconnaître le chuintement d'une scie électrique attaquant un arbuste, l'échappement d'une moto approchant, le claquement d'une portière.

Devant la volée de marches conduisant au sous-sol, j'ai hésité un instant, car elle plongeait dans le noir et je n'avais rien pour m'éclairer. Puis je me suis décidé, affermissant mes pas un à un. Passé le coude de l'escalier, une fois les iris accommodés à la pénombre, la lumière diffusée par les soupiraux était suffisante pour s'orienter. Cependant, dès que j'ai atteint le niveau bas, j'ai eu des difficultés à progresser, car toute la surface d'un sol encore en terre battue était jonchée d'objets : bouts de tuyaux, entrelacs de ferrailages, étaux, jeu de clés à pipe, tenailles, impressionnantes pinces

coupe-tubes, mais aussi gamelles vides, couverts et assiettes souillés, abandonnés sur un tabouret, bouteilles poussiéreuses coiffées de verres sur lesquels s'étaient de grosses empreintes digitales. Dans un angle, il y avait même un brasero ; il avait dû servir aux ouvriers l'hiver précédent et gisait de guingois, comme frappé par une main colérique. Dans un recoin, j'ai découvert étonné, un impressionnant faisceau de fils électriques qui pendait de la dalle séparant le sous-sol du rez-de-chaussée, tels des viscères pullulants fusant d'un être de science-fiction à l'agonie. J'ai sillonné toute la surface utile, contournant un à un les divers obstacles, jouant avec une grosse brosse métallique ramassée sur un parpaing. Puis, achevant sans regrets cette inutile exploration, j'ai reposé la brosse à sa place et suis remonté en assurant mes pas. Après le coude de l'escalier, la lumière du jour m'a aveuglé et, si j'ai cru voir deux silhouettes à contre-jour, je n'en ai pas été certain, jusqu'à ce qu'une voix forte résonne dans tout le hall :

– Qui c'est ce gugusse ? Oh ! Collègue, viens voir !

Quand j'ai pris pied au rez-de-chaussée, deux solides gaillards cagoulés se tenaient devant moi.

– Qu'est-ce que vous faites là ?

Que pouvais-je répondre ? Ils ont dû mal interpréter mon silence. Il y a eu entre eux un bref dialogue en langue corse, puis l'un m'a dit de ne pas bouger pendant que l'autre s'éloignait. Quand ce dernier est revenu, il n'a prononcé aucune parole, il m'a simplement enserré la tête dans un sac en jute, m'a lié les poignets dans le dos, m'a fouillé sans rien me dérober puis m'a poussé vers la sortie sans ménagement. Je voulais protester, mais j'ai pensé que le son de ma voix ne porterait pas à travers le sac : déformation professionnelle de l'orateur... Ils m'ont guidé à travers le jardin jusqu'au chemin d'Accagnetta, nous avons descendu le raidillon sur quelques mètres, puis j'ai été plaqué contre le parechoc arrière d'une voiture.

– Allonge-toi dans le coffre et fais pas le malin ; tu nous fais perdre un temps précieux, bouffon, alors un conseil : obéis !

J'ai obéi, le coffre s'est ouvert, je m'y suis glissé, m'allongeant de biais. Ils ont ôté ma cagoule, le couvercle s'est refermé en créant un mouvement d'air qui donnait une sensation déplaisante dans les oreilles. Puis la voiture a démarré en marche arrière, a effectué une manœuvre et s'est mise à rouler régulièrement.

Le trajet n'a pas été long, mais il a été désagréable, ballotté que j'étais, les jambes heurtant à tout instant les parois, le dos tressautant sur les cahots d'une route mal revêtue qui, je le sentais, nous menait vers les hauteurs.

Dès que le véhicule s'est arrêté, j'ai été sorti du coffre, remis sur pieds, encagoulé et prié de cheminer sur les cailloux instables d'une sente en pente. Puis on m'a ordonné de stopper et de m'asseoir. Ceci fait, l'un des hommes a manipulé le sac qui me couvrait jusqu'aux épaules sans que je comprenne ce qu'il faisait, il m'a lié les pieds, puis il a précisé :

– Le haut de ta cagoule est fixé à une branche ; en te baissant et en gigotant un peu tu pourras te dégager. Mais tu ne fais rien avant d'avoir entendu la voiture s'éloigner, c'est compris, bouffon ?

J'ai hoché la tête et attendu sagement. Deux claquements de portières, un vrombissement rageur de moteur, le crissement de pneus écrasant des graviers, puis le sifflement de la brise et quelques cris d'oiseaux. En m'allongeant, j'ai vite eu raison du sac de jute, puis j'ai ouvert les yeux sur un spectacle magnifique : La baie de Calvi au nord, la pointe de la Revellata au nord-ouest, tendue comme une lame de sabre coupant les flots, les rochers soutenant la route de Porto à l'ouest, et plus bas la mer, une mer lie de vin, brossée par les rais presque horizontaux du soleil couchant. Je me suis repu du spectacle, puis j'ai entrepris de défaire des liens qui n'étaient guère serrés.

J'avais vu dans de nombreuses fictions un héros se détacher seul, parfois en brûlant les cordes lui enserrant les poignets à l'aide d'un briquet, parfois en les usant par frottement sur un rocher, parfois en les brisant d'un effort surhumain, parfois en les dénouant grâce à de subtils mouvements des doigts. J'aurais dû mieux observer tout cela, ou bien m'entraîner, mais on ne peut pas demander à un conjoint ou à des amis de vous lier simplement pour vous entraîner à vous délier !... J'ai tout essayé hormis le briquet, mais, quand le soleil a disparu, j'avais seulement réussi à me déchirer la chair des poignets et des chevilles et, quand la nuit est tombée, j'avais parfaitement réussi à resserrer mes liens, aux pieds et aux mains ! De mon mirador, je voyais de nombreuses lumières s'allumer progressivement, certaines assez peu distantes, mais il était illusoire de penser que quelque indigène ayant l'excellente idée de faire une promenade apéritive vienne dans les parages.

Beauté du spectacle aidant, j'ai mis du temps à m'inquiéter. Surtout qu'environ une heure après mon arrivée, il y a eu une splendide lueur d'explosion sur les hauteurs de Calvi, une explosion que je pensais pouvoir localiser assez exactement. Flashes rouges se dispersant sur les ondulations de la Méditerranée, roulements en écho du fracas de la détonation sur les flancs des montagnes, nuage de fumée sphérique en forme de champignon atomique montant dans le ciel bleu nuit, lueurs céruléennes et cramoisies des gyrophares balayant l'enfilade des rues, hululement des sirènes, véhicules de secours pin-ponant au long des lacets de la grande route, bref, un vrai spectacle, chamarré, varié, intéressant, mais pour lequel j'étais mal placé : trop loin de la scène, adossé à un arbre trop rugueux, les fesses malmenées par un sol trop pierreux : la gratuité a ses contreparties !

Puis tout est redevenu calme et, dans la nuit, a résonné la trompe du ferry qui quittait le port de Calvi pour Nice, un peu comme résonnait la corne appelant au retour la chèvre de Monsieur Seguin... Un ferry que j'avais décidément manqué. C'est à ce moment que j'ai vraiment commencé à penser que je pourrais mourir là, dans la garrigue, seul, à quelques encablures d'un village, mais trop loin cependant pour qu'on puisse entendre mes appels ; mourir non pas dévoré par un loup comme la chèvre évoquée, mais mourir de soif !... Il m'a semblé me rappeler qu'on pouvait tenir quelques jours sans boire, peut-être deux, peut-être trois ; je savais qu'on peut ne rien manger pendant une semaine et, en une semaine, ce serait bien le diable si personne ne divaguait par ici. Il suffisait donc qu'il pleuve... On dit que, dans la zone méditerranéenne, les précipitations sont surtout fréquentes en automne et au printemps, alors l'espoir était permis... Je me suis glissé en rampant sur le côté de la sente, là où il y avait un peu d'herbe, très peu, suffisamment quand même pour que je puisse y appuyer une joue, puis j'ai fermé les yeux, résigné à passer une nuit blanche, songeant qu'avec un peu de chance, je verrais le soleil se lever derrière les monts de Balagne, et que le spectacle serait admirable.

Quand j'ai levé une paupière, il faisait grand jour, il ne pleuvait pas, il y avait un visage près du mien : une tête très ronde surmontée d'un képi. Les lèvres situées sous la moustache ont remué et j'ai entendu ceci :

– Brigadier ! Il revient à lui !... Ça va, monsieur ?

J'ai redressé la tête, constatant que mes mains et mes pieds étaient à nouveau libres.

– Comment vous vous sentez ?

– J'ai soif.

– Je vous apporte de l'eau, ne bougez pas, on a demandé une ambulance, elle arrive bientôt.

Le gendarme s'est éloigné, je me suis assis. Comment je me sentais ? Je me sentais ankylosé, courbatu, assoiffé, mais évidemment content d'être secouru. Déjà mon interlocuteur revenait, une gourde à la main. Le ciel était nuageux, le golfe de Calvi disparaissait sous la brume, des volutes de nuages bas se pressaient autour du petit quatre-quatre de la gendarmerie, tout près de moi ; finalement, il pleuvrait peut-être, mais cela n'aurait plus aucune utilité.

L'ambulance est arrivée peu après que je me fus désaltéré. On m'a hissé sur un brancard, glissé dans le véhicule et fait quelques examens. J'ai demandé :

– Où sommes-nous ?

– Près du village de Pietra Major, pas très loin de Notre-Dame de la Serra, vous connaissez sûrement... On vous descend à l'hôpital de Calvi pour examen complémentaire, mais j'ai l'impression sur vous n'avez rien.

Je n'avais rien, on m'a laissé sortir presque immédiatement de l'hôpital, je suis allé récupérer mes affaires à la consigne, j'ai changé mon billet de bateau, je me suis dirigé vers le commissariat pour y faire ma déposition. C'est le gendarme moustachu qui m'a reçu. J'ai affirmé :

– J'ai eu de la chance que vous passiez par là, sinon qui sait quand on m'aurait retrouvé !

– Comment ça de la chance ? On nous a prévenus, l'habituel coup de téléphone anonyme. Vous n'êtes pas le premier qu'on récupère ligoté dans le maquis. Mesure de protection avant de faire sauter un bâtiment, c'est rôdé. Mais racontez-moi donc tout depuis le début.

Ce fonctionnaire n'avait pas l'air d'un autochtone et parlait avec un léger accent lorrain. Il m'a jeté un regard interrogatif en s'installant derrière l'écran de son ordinateur ; un écran cathodique volumineux comme on n'en faisait plus depuis une petite décennie. Chaque fois que je prononçais

une phrase, il la retranscrivait à sa manière, ce qui fait que le texte avait à la fin peu de rapport avec ce que j'avais raconté. C'était mieux ainsi, car j'avais choisi de taire ma visite de chantier, prétendant m'être simplement arrêté devant une villa en construction par curiosité. Avec un sourire désabusé, le militaire a précisé :

– Vous avez bien fait de la regarder hier, car, à l'heure où je vous parle, il n'en reste que peu de chose... Elle appartient, ou appartenait, à un continental, et certains n'aiment pas que les continentaux construisent en Corse... Ou bien notre homme n'avait pas payé les taxes locales, allez savoir...

– Vous pourriez m'indiquer les coordonnées du propriétaire ?

Il a tourné le visage, quittant son écran des yeux pour me fixer en fronçant les sourcils :

– Et pourquoi ça ?

J'ai réalisé que je commettais une erreur.

– Simple curiosité...

– Un conseil : ne soyez pas curieux sur cette île, et tout ira bien ; soyez le, et vous n'aurez que des ennuis... La curiosité, c'est l'affaire des autorités, et encore... Voilà, signez votre déposition ici. Normalement on ne vous dérangera plus, mais j'ai noté où je peux vous joindre au cas où.

Il m'a raccompagné à la sortie de la gendarmerie, concluant en me quittant :

– Je serais vous, je ne ferais pas de promenade, j'attendrais sagement le bateau dans le local de la compagnie ou, tant qu'il fait beau, au pied de la tour du sel. Puis j'embarquerais discrètement et je ne reviendrais pas en Corse avant un bon moment.

Dans la vie, j'ai fréquemment suivi les conseils que l'on me donnait et, le plus souvent, bien m'en a pris. C'est ce que j'ai fait cette fois encore, et je ne m'en suis pas plaint. Lorsque la nuit est venue, après une attente frileuse au pied de la fameuse tour du sel, je suis monté à bord du bateau de Corsica Ferries en catimini, vérifiant si personne ne me suivait. Après avoir pris possession de ma cabine et être revenu sur le pont, je me suis senti revivre. On était dimanche, ma prochaine conférence était programmée le mardi à Juan les pins, il n'y avait pas péril en la demeure. Les lumières de Calvi ont